

HAYTHEM ABDUL-RAZZAQ, L'IRAK, ET LE MOUVEMENT DE LA VIE

Les lettres françaises

Entretien réalisé par Jean-Pierre Han, 2 juin 2007

page 1/4

Les 8 et 9 juin prochains, au théâtre de la Cité internationale à Paris, auront lieu sous le titre de « Siwa 01 » deux journées consacrées au monde arabe contemporain. Des rencontres, des lectures, des présentations de spectacles de danse et de théâtre sont programmées ainsi qu'un documentaire sur le Festival de théâtre international d'Amman en Jordanie. Ce sera notamment l'occasion de faire connaissance avec le metteur en scène (également acteur et auteur) irakien Haythem Abdul-Razzaq qui avait bien voulu nous accorder l'entretien ci-dessous lors du festival d'Amman qui s'est déroulé en avril dernier.

Lettres françaises : Qu'est-ce que c'est que faire du théâtre aujourd'hui en Irak ?

Haythem Abdul-Razzaq : Depuis 1950, la situation du théâtre en Irak est de plus en plus catastrophique. Le théâtre ressemble à une maison décrépite habitée par des vieux. Les invités, ou les spectateurs, ne sont guère attirés par elle. D'autres demeures sont plus attractives. Mais l'Irak aujourd'hui a besoin du théâtre. Les gens en ont été privés pendant les années d'embargo. Ils veulent voir du théâtre, parce qu'ils ont besoin que l'on parle d'eux. Le cinéma n'existe pas, la télévision est complètement futile et fonctionne sous le contrôle absolu de l'État - ceux qui y travaillent sont soumis à une censure « industrielle » et mécanique. Seul le théâtre possède une liberté qui lui permettrait de parler de l'homme irakien, encore faudrait-il le réactiver, ce qui n'est pas encore le cas. Les autorités actuelles nous serinent que la culture n'a aucune importance, que c'est ce qui vient en dernier. Elles-mêmes sont soumises à d'autres censures, « supérieures ». Tout le monde, ici, est soumis à quelqu'un, à quelque chose, à l'État. Les gens de théâtre, par définition, ne sont pas soumis, mais ils finissent par l'être pour des raisons économiques. Il faudrait pouvoir investir un peu pour rénover la maison, ou faire en sorte qu'elle ne s'écroule pas définitivement. Le spectateur irakien a une grande envie de théâtre parce qu'il a le désir de connaître les secrets de la tragédie qu'il vit. Je pense que l'un des secrets de cette tragédie réside dans sa richesse ; l'Irak possède de grandes richesses, mais il ne peut pas investir. Il possède ce qu'il ne peut pas utiliser, c'est là son paradoxe.

Les gens de théâtre, les artistes, souffrent de l'esclavage ; celui que leur impose leur pauvreté. Leur manque de moyens fait qu'ils deviennent des exécutants, en recherche constante de salaires misérables, souvent dans des institutions ou des ministères, pour pouvoir simplement subsister. Avant que je n'arrive ici au festival d'Amman a été présentée une performance qui a reçu un accueil très positif. Pourquoi ? Simplement parce que le ministre de la Culture (qui est un ancien imam !) en avait décidé ainsi, et que les artistes, dont nombre sont fonctionnaires, ont, bien sûr, suivi le mouvement. Il faut savoir que la démocratie a besoin d'une terre et de conditions favorables. En Irak, ce n'est pas le cas ; on a brûlé beaucoup d'étapes, et on commence par la fin !

Les lettres françaises

Entretien réalisé par Jean-Pierre Han, 2 juin 2007

page 2/4

L. F. : Tu réponds à l'avance aux questions que je voulais te poser ! Mais j'aimerais tout de même que tu me précises la place qu'occupent les artistes en Irak, et la tienne propre.

Haythem Abdul-Razzaq : Quand je dis que le ministre de la Culture est un ancien imam, je ne le juge pas, je veux simplement souligner le fait qu'il n'est pas à sa place. C'est un imam, et non un ministre de la Culture. La culture n'est pas son domaine.

Parler de la création artistique ? Mais nous avons besoin de manger, de boire, de vivre en famille ; nous avons des besoins naturels. Ces besoins ne sont pas satisfaits en Irak, et donc nous ne pouvons pas créer. L'art ne permet pas de vivre. Je suis considéré comme un artiste professionnel : c'est faux. Je ne vis pas de mon art, je vis parce que j'enseigne à l'université. Beaucoup d'artistes de théâtre ont d'autres métiers, le soir ils répètent, le matin ils sont marchands ambulants dans la rue. L'autre problème spécifique à l'Irak, c'est que l'homme irakien a une intelligence qui reste individuelle. Il ne possède pas d'intelligence sociale. Or tout changement nécessite un mouvement collectif. Le discours politique marginalise la culture. Le discours artistique et théâtral, lui, n'a rien. Il n'a que lui-même. Il faudrait, je pense, créer des syndicats. Le développement de la culture ne passera qu'à travers un travail collectif.

J'ai été interviewé à la télévision avec les deux ministres de la Culture, l'ancien et le nouveau. Je leur ai dit qu'ils ne pourraient jamais arrêter le terrorisme par la force, parce qu'il y a une véritable culture de la violence et que cette culture ne peut être contrecarrée que par une culture de la paix. Il faut que nous fassions pression auprès des politiques pour qu'ils consentent à inscrire dans leurs programmes un financement de la culture. De notre côté, il nous faut constituer des collectivités, des syndicats pour que nos forces ne soient pas dispersées. Agir au niveau de la société civile est capital. À l'heure actuelle, le budget du ministère de la Culture est de 1 million de dollars, ce qui suffit tout juste à payer le salaire de ses fonctionnaires. Enfin il nous faut communiquer avec l'extérieur, avec les gens de théâtre du monde entier pour leur dire notre véritable situation. Il est quand même navrant, j'y reviens, de voir que le plus grand homme de théâtre irakien, qui a quatre-vingts ans - je tairai son nom -, est obligé de faire la queue chaque matin devant le ministère, avec d'autres artistes, pour quémander les 100 dollars mensuels qui lui permettront de survivre. Comment créer dans ces conditions ? Il est assez symbolique de voir que la faculté des Beaux-Arts de Bagdad est devenu un vrai cimetière... Comment s'étonner que la troupe irakienne qui devait venir au festival d'Amman soit restée un mois à attendre l'argent de son voyage, et qu'au bout du compte, elle n'ait pas obtenu l'autorisation de sortir du pays ? Nous vivons la plus grande tragédie que l'Irak ait connu dans son histoire.

Chacun est chez soi, dans son pays, dans sa maison. Nous commençons à protéger l'environnement ; il faudrait songer à protéger l'art, car nous appartenons tous à l'humanité, mais là je deviens grandilo-

Les lettres françaises

Entretien réalisé par Jean-Pierre Han, 2 juin 2007

page 3/4

quent...

L. F. : Ta volonté de poursuivre ton oeuvre artistique se fonde sur une volonté politique. Pour ce qui te concerne, tu as choisi de rester dans ton pays, contrairement à d'autres artistes irakiens qui sont partis à l'étranger et prétendent, eux aussi, porter témoignage sur la situation de leur patrie. Par ailleurs, d'un point de vue purement esthétique, que signifie porter témoignage ? Faut-il s'en tenir au plus près de la réalité ? Quelle est ta position à toi qui est plutôt dans l'expérimentation, mais qui entend également porter témoignage ?

Haythem Abdul-Razzaq : Je me souviens qu'à l'époque où j'étais encore étudiant, mon professeur de critique dramatique nous disait que le héros tragique n'appartient pas à son temps. Il est toujours décalé par rapport à son temps et à la réalité historique. Il appartient ou bien au passé, ou bien à l'avenir. Il possède toujours une vision de l'avenir, tout en gardant le passé en lui. C'est cette situation qui lui octroie les qualités de héros tragique. Cette règle esthétique, je la travaille pour ce qui concerne la réalité irakienne et pour moi-même. Je travaille non pas sur la réalité, mais sur le possible, sur l'avenir. Aristote dit qu'on ne peut pas parler de l'événement mais seulement du possible. Je prends donc tous les éléments esthétiques et tous les éléments de la réalité, et je les transforme et les projette de telle sorte qu'ils soient en capacité d'accueillir l'avenir. C'est ça mon rapport au théâtre et à la réalité. J'utilise les problèmes irakiens, la langue irakienne, le dialecte irakien... et j'établis des rapports entre cette base matérielle et l'esthétique. Je parle de base matérielle, parce que, si l'idée est détachée de cette base matérielle, elle se transforme en mythe, en illusion, elle bloque la réalité. Comme l'histoire qui se transforme en mythe, en légende, en illusion...

En même temps, et de manière dialectique, cette histoire-là se bloque et bloque le déroulement historique des choses, donc ce que l'on appelle la réalité. En Irak, les idées de famille, de communauté sont des mythes qui entravent la marche historique, le processus de la réalité qui n'est que mouvement. Ce n'est pas un hasard si je travaille en ce moment sur un spectacle, Familles très irakiennes, qui rend compte de tout cela, de notre système patriarcal, de nos appartenances tribales, etc. Nous ne pourrions pas réaliser nos rêves de paix avec ces mythes qui entravent le mouvement, le théâtre et l'art. Parce que le théâtre est fondé sur la déconstruction et l'abandon d'une identité ancienne au profit d'une identité nouvelle.

D'un point de vue purement technique, je tiens à me confronter à d'autres expériences d'autres pays afin d'enrichir ma vision des choses et d'apprendre à mieux fabriquer l'acte théâtral. Ce qui importe c'est la jouissance visuelle, d'où ma préoccupation constante de la culture scénographique...

L. F. : ... et du travail corporel. Je songe à la distinction que tu opérais, dans une interview réalisée pour le film de Yagoutha Belgacem sur le festival d'Amman, entre le langage du corps et le langage parlé.

Les lettres françaises

Entretien réalisé par Jean-Pierre Han, 2 juin 2007

page 4/4

Haythem Abdul-Razzaq : Cela ne m'est pas propre, c'est une vérité théâtrale. Les Grecs ont transformé la mythologie en une image par le biais d'un travail corporel. Ils ont traduit l'énergie orale en une énergie visuelle. C'est à partir de là que le théâtre a pu développer sa spécificité. Quand je parle d'affaire corporelle, je ne désigne pas seulement le corps de l'homme, mais aussi la composition scénographique dans laquelle interviennent tous les éléments de la représentation. Je pense, comme les Chinois, que l'image vaut mille mots ! Si la parole théâtrale ne se transforme pas en images, elle perd toute sa valeur. On comprendra que je sois méfiant envers la « littérature » théâtrale, parce que souvent celle-ci n'est que bavardage. L'écrivain, s'il veut entrer dans le domaine du théâtre, doit abandonner toute ambition littéraire ; chez lui les paroles doivent prendre corps... De même le peintre, s'il veut entrer dans le même domaine théâtral, doit abandonner l'immobilité et sa temporalité car il entre dans le monde du mouvement.

L. F. : Revenons à la réalité irakienne, à ta réalité.

Haythem Abdul-Razzaq : Si j'arrêtais de travailler, je ne pourrais pas vivre. Je n'ai pas pu donner ma dernière performance à Bagdad, mais dans les Émirats arabes unis, en Égypte... Il y a là quelque chose d'absurde, car j'ai réalisé cette performance en partant d'une certaine réalité, avec certaines personnes sur place, et je m'en vais la présenter ailleurs ! Mais je continue quand même car je crois en l'avenir ! Je ne peux qu'être optimiste. Aujourd'hui en Irak il y a une catastrophe. Bagdad est devenu une scène théâtrale. Tout ce qui était secret se dévoile. Désormais, comme dans la pire des tragédies sanguinaires de Shakespeare, les affrontements entre les différentes factions sont directs. C'est comme une cérémonie de sang qui dévoile toutes les identités cachées. Notre société est une société fermée, mais avec ces événements historiques, un mouvement se produit, un mouvement d'ouverture.

Quand le roi meurt, Shakespeare dit que c'est comme une avalanche qui dévale la pente de la montagne. Elle s'arrêtera à ses pieds. Il va y avoir du changement dans la région du Moyen-Orient... L'Histoire est cruelle. L'avalanche aura fait des victimes avant de s'arrêter : nous.

Entretien réalisé par Jean-Pierre Han (Traduit de l'arabe par Arafat Sadallah)